

Christian Soleil

Dans les pas
de Jean Cocteau

Entretiens avec Édouard Dermit



Christian Soleil

Dans les pas de Jean Cocteau

Entretiens avec Édouard Dermit

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4666-4

Dépôt légal : Février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

ENTRETIENS AVEC EDOUARD DERMIT	9
ENTRETIEN DU 2 JUILLET 1993.....	83
ENTRETIEN DU 19 OCTOBRE 1990.....	105
REMERCIEMENTS	115
BIBLIOGRAPHIE	117

« *On se retrouvera...* »

Jean Cocteau à Édouard Dermit

ENTRETIENS AVEC EDOUARD DERMIT¹

Ma première véritable rencontre avec Édouard Dermit remonte au vendredi 19 octobre 1990. Ce jour-là, le fils du poète venait à Saint-Etienne. J'avais persuadé quelques adjoints de la municipalité d'alors, parmi lesquels Jean-Luc Desprez et le docteur Christian Bail, de donner le nom de Jean Cocteau à une petite place nouvellement aménagée ; elle résultait du percement d'un îlot situé dans un vieux quartier de la ville transformé en zone piétonne. Un amphithéâtre en plein air, quelques arbres et des massifs de fleurs donnaient un charme presque napolitain à ses façades à demi aveugles où du linge séchait parfois encore aux fenêtres.

L'année du centième anniversaire de la naissance du poète venait de se clore. Mieux vaut tard que jamais, nous avons décidé, avec les responsables de la mairie, de faire coïncider l'inauguration de la place

¹ Publié dans *Jean Cocteau, Le Bonheur fabriqué, tome 3, Le revers de la médaille*, par Christian Soleil, 1996, éditions Action Graphiques.

Jean Cocteau avec une série de manifestations liées à la Fête du Livre de Saint-Etienne. Elle aurait donc lieu le samedi 20 octobre au matin. En parallèle, une exposition des œuvres graphiques du poète occuperait la salle Aristide Briand à l'Hôtel de Ville.

J'avais téléphoné à plusieurs reprises à Édouard au cours des semaines précédentes afin de définir avec lui les modalités de sa visite. J'avais réservé sa chambre à l'hôtel Terminus parce qu'il est situé à côté de la gare de Châteaureux et qu'ainsi il n'aurait pas à chercher longtemps.

Que savais-je de lui ? Pas grand-chose finalement. Le personnage m'intéressait parce que sa route avait croisé celle du poète. J'avais bien entendu vu et revu les films dans lesquels il a tourné : *L'Aigle à deux têtes*, *Orphée*, *Les Enfants terribles*, *Le Testament d'Orphée*. J'avais dû le croiser à plusieurs reprises dans des conférences, des expositions, des réunions de la Société des Amis de Jean Cocteau, mais je n'en ai pas gardé le souvenir. On le disait gentil. Je ne savais pas trop, avant de le rencontrer, ce que ce terme signifiait réellement. Mais j'avais été frappé, au fil de nos brèves conversations téléphoniques, par l'extrême douceur de sa voix, qui témoignait d'un souci permanent de l'autre, d'une crainte de blesser, et peut-être aussi d'une volonté de se faire pardonner une chance qu'il jugeait parfois insolente.

Vendredi 19 octobre 1990.

Vers vingt heures, j'arrivai à l'hôtel Terminus. J'étais accompagné de Jacques Chouvellon, un ami pianiste qui n'avait pas vingt ans, fervent admirateur du cinéma de Cocteau. Je n'ai pas reconnu Édouard

tout de suite. Il nous attendait dans un coin d'ombre du bar, debout entre deux tabourets, devant un kir royal. Immédiatement, il nous a offert deux verres du même breuvage. Édouard aimait que l'on boive la même chose que lui. Sans doute mettait-il derrière ce geste le symbole d'une communion fraternelle.

Nous avons ensuite pris ma voiture pour aller à la Jasserie, une ferme auberge perdue dans les confins du Pilat. La route sinueuse s'enfonçait dans une forêt de hauts sapins sombres. Au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude, une nappe d'épais brouillard gagnait en densité, au point que je dus bientôt rouler au pas. Édouard ne semblait pas très rassuré. Il avait sorti de sa poche un mouchoir avec lequel il essuyait la buée sur le pare-brise, cherchant en vain à me rétablir une meilleure visibilité.

J'étais frappé par la relative timidité d'Édouard, qui semblait plus ému que nous d'être là. Il parlait peu, d'une voix assez basse, avec un sourire où l'on percevait une profonde nostalgie. Mais il paraissait calme d'une lourde certitude, comme porté par un courant secret dont lui seul aurait détenu la clef.

« Heureusement que Jean nous protège », lança-t-il après que j'eus négocié un virage à peine deviné dans la purée de pois. J'avais mis dans l'autoradio la cassette du *Discours de réception à l'Académie française*. La voix du poète accompagnait le silence de la nuit. Nous n'avions que quelques kilomètres à parcourir et déjà la route semblait interminable. J'ignorais qu'elle frôlerait à ce point l'éternité : j'ignorais que ces instants allaient rester gravés dans ma mémoire avec une telle précision, au point qu'ils me reviennent un à un en cette belle journée du

21 mai 1995, près de cinq ans plus tard, deux jours après l'enterrement de Doudou.

Nous avons fini par atteindre la Jasserie. Une bise glaciale et insidieuse soufflait sur le plateau. Nous avons traversé le terrain vague transformé en parking pour nous engouffrer dans la vaste salle rustique où s'entassaient quelque trois cents auteurs, éditeurs, libraires et attachés de presse venus sacrifier à ce dîner rituel de la Fête du Livre.

J'ai présenté Édouard à quelques amis. Tous ont remarqué l'élégance et la beauté de ce jeune homme qui allait fêter ses soixante-six ans le 18 janvier suivant. Plusieurs semaines plus tard, certains d'entre eux évoquaient encore son charme, la profondeur de son regard d'azur, la bonté qui se lit sur son visage...

Il me devint rapidement évident que Doudou n'aimait ni la foule, ni les mondanités. Il s'était assis à ma droite sur le banc qu'on nous avait indiqué. Le brouhaha que formaient les conversations des convives nous empêchait même de nous entendre. Voyant que Doudou s'ennuyait, je lui proposai de quitter la place avant la fin du repas et de descendre sur la ville.

Nous avons repris la petite route en lacets. Le silence était parfait. Nous étions tous les trois complètement détendus, en harmonie avec la nuit noire qui nous enveloppait, les oreilles encore bourdonnantes du tumulte de la soirée que nous venions de quitter. Je crois que c'est dans cette descente sur Saint-Etienne, au milieu des sapins et des nappes de brouillard, au plein cœur de l'automne 1990, qu'un sentiment très fort est né entre Édouard et moi. Sans le secours de mots. La convention aurait voulu que nous cherchions à entretenir la

conversation. C'était devenu inutile. J'étais parti avec un inconnu, je revenais avec un ami.

Samedi 20 octobre 1990.

Le lendemain, je passai prendre Édouard à l'hôtel Terminus vers 8h30. J'ignorais alors à quel point ce réveil matinal pouvait lui être pénible. J'allais apprendre au fil des mois et des années combien se lever avant 13h00 représentait pour lui un vrai supplice.

Édouard était vêtu ce jour-là d'une veste Prince-de-Galles et d'un jean noir, l'allure plutôt sportive. En arrivant près de la place Jean Cocteau, je rangeai ma voiture le long de la rue Louis Merley, en face du restaurant Le St Trop'. Je fis traverser la place à Doudou, en lui commentant les récents aménagements dont elle avait bénéficié. La mairie avait fait réaliser, par l'intermédiaire de l'association Dégel, une plaque de rue sérigraphiée reprenant un dessin de Cocteau : *L'Enfant à la bougie*. Celle-ci avait été fixée à un mur du côté de la rue Notre-Dame, suffisamment haut pour éviter les dégradations ou le vol.

Aujourd'hui, la plaque est toujours là. Elle n'a pas pris une ride. Pas la moindre trace de rouille. Tout autour, des maisons sont tombées, on a érigé des immeubles aux formes géométriques, sans imagination. Les deux entrées de la place ont été dotées de lourds portails métalliques dont le claquement, le soir, résonne sur tout le quartier. Pour des raisons de sécurité, la place Jean Cocteau est désormais inaccessible la nuit. Sans doute, si un incendie se déclarait, emporterait-on tout ce qu'on

pourrait, sauf le feu². Je ne passe plus jamais dans la rue Notre-Dame sans un pincement au cœur Je revois la petite foule des élus locaux, leurs discours démagogiques et ineptes sur le poète ; Doudou presque forcé de prendre la parole pour lire, avec un brio d'autant plus étonnant que sa timidité était grande, un message de sympathie que m'avait adressé Jean Marais pour l'occasion ; Doudou encore se prêtant de bonne grâce au rituel du dévoilement de la plaque, puis posant pour les photographes, les deux mains croisées devant lui, avec l'application d'un enfant sage qui fait de son mieux puisque c'est pour Cocteau et que rien n'est jamais de trop pour la mémoire du poète. « Un petit peu trop, c'est juste assez pour moi. »

« Tout ça n'a pas beaucoup d'importance, devait m'avouer Édouard dans la voiture. Il faut le faire, c'est bien. Mais ce n'est pas toujours nécessaire de médiatiser les choses. C'est un peu secondaire. L'essentiel, c'est l'œuvre, et qu'elle suive son chemin. En auto-stop sur l'autoroute, comme dit Jean, ce n'est pas très intéressant. Il faut qu'elle marche à son allure. »

Édouard Dermit venait de décliner l'invitation très officielle du maire de Saint-Etienne à déjeuner avec quelques-uns des membres de l'équipe municipale : « Non, non, merci bien ! J'habite assez loin, je préfère manger tranquillement avec Christian. C'est lui qu'il faut remercier puisqu'il a eu l'idée de cette place. »

² Référence à la réponse de Cocteau à un interviewer qui lui demandait ce qu'il emporterait si un incendie ravageait sa maison et qu'il doive s'enfuir. Réponse du poète : « J'emporterais le feu ! »

Comme un enfant qui a fait une bonne farce, il devait me faire remarquer avec un zeste d'ironie : « Ils auraient tout de même pu me demander mon avis pour le dessin de la plaque. Je n'ai jamais donné la moindre autorisation pour ce projet. »

J'ai raccompagné Édouard à son hôtel et il m'a invité à déjeuner au restaurant La Locomotive, qui jouxte l'hôtel Terminus. Nous avons pris la table la plus proche de la baie vitrée. Je tournais le dos à la rue. Ce fut mon premier vrai moment en tête-à-tête avec Doudou, qui allait en près de trois heures me parler de sa vie, de sa rencontre avec Cocteau et des années qui suivirent bien sûr, mais aussi et surtout, ce qui est plus rare, de son enfance en Lorraine, du jardin de ses parents d'où il regardait passer les avions allemands dont il repérait en fin spécialiste les caractéristiques les plus discrètes, de son adolescence, de ses expériences professionnelles, du premier homme qui lui avait accordé sa confiance.

« J'avais dix-huit ans quand je suis arrivé dans sa ferme. Au début, je n'étais là que pour le seconder. Mais j'étais tellement heureux d'avoir trouvé ce travail, tellement motivé, qu'il m'a peu à peu laissé la responsabilité de l'affaire. Je m'occupais de tout au bout de quelques mois. C'est comme ça que ça se passe. On arrive. On fait ce qu'on a à faire. Et puis on prend de plus en plus de place. On ne l'a pas vraiment voulu. On ne l'a peut-être même pas accepté. Mais on suit une évolution qui est prévue quelque part, décidée d'avance. On croit parfois avoir le choix. On ne l'a pas. A l'époque, je le croyais fermement. J'étais assez fier, finalement, d'en être arrivé là. Je dirigeais complètement l'affaire. Je m'occupais surtout des cochons. Cela a l'air idiot, hein, eh bien moi j'adorais

ces bêtes, je les soignais, je leur donnais à manger. J'ai bien sûr tout appris sur le tas, je n'y connaissais rien au départ. Je touchais aussi à tout le reste, à la gestion. Il se reposait entièrement sur moi. Et puis, un jour, il a bien fallu partir. C'était une autre vie qui commençait ailleurs. Mais ça ne fait rien : j'étais devenu adulte. »

Doudou a beaucoup parlé de lui, d'une manière qui d'emblée m'apparaissait sincère, ouverte, avec même un certain sentiment d'urgence, comme si les instants privilégiés que nous vivions lui étaient comptés. Il écoutait aussi énormément, et cette qualité ne devait jamais être démentie au fil de nos rencontres. Curieux de tout, il ne considérait aucun sujet comme tabou. Tout à tour il pouvait être un petit frère, un copain, un ami, une passion qui se tromperait d'époque, un grand père, jamais un père qui donne des leçons, toujours un modèle qui montre l'exemple. A ses côtés, le temps s'abolissait, les choses et les gens prenaient leur relief et leur profondeur, les inquiétudes étaient gommées, seule persistait une sorte de force tranquille, apaisée et apaisante, une sérénité qui résultait peut-être d'une relative indifférence à la vie matérielle et d'une impatience latente à accéder à l'autre côté du miroir.

Pendant tout le temps qu'a duré le déjeuner, je n'ai eu qu'une crainte : son aboutissement, le moment où je devrais prendre congé de Doudou. Je l'avais rencontré par intérêt intellectuel et affectif pour ce qu'il avait vécu avec le poète. Mais à présent, Cocteau était pour ainsi dire oublié, et il ne restait plus qu'une relation humaine forte à vivre au présent, un présent plus que parfait qui, je le soupçonnais déjà, serait bref. J'avais tout de suite vu que Doudou n'était que prêté, qu'il faudrait le rendre...

Ce fut une longue et émouvante cérémonie des adieux dans le hall de l'hôtel. Je revois encore Doudou debout, agitant sa main droite, « quand tu passes à Paris, surtout viens me dire bonjour à Milly, ce sera un plaisir de te revoir », la porte vitrée qui se referme et transforme la silhouette amie en ombre, une ombre immobile et patiente qui attend que j'aie disparu de son champ de vision pour regagner sa chambre, « une chambre égyptienne », a précisé Édouard qui a pu à loisir détailler les reproductions de scènes pharaoniques.

A ce moment précis, je me sentis très seul. Pourtant, le monde était soudain habité comme il ne l'avait jamais été. Je n'étais pas certain de rencontrer à nouveau le fils du poète. Mais cela n'avait pas d'importance. Il était déjà exceptionnel que nos destins se soient croisés ce jour-là pour la première fois.

Je serrai dans ma poche, en montant dans ma voiture, le dictaphone sur lequel j'avais enregistré ma première interview d'Édouard, que je destinais alors au journal local. C'était tout ce qui me restait de tangible pour me prouver qu'il ne s'agissait pas d'un rêve, et qu'il se trouvait bien une âme fraternelle de plus, à quelques centaines de kilomètres de chez moi, dont un simple coup de fil suffirait désormais à me rapprocher dans l'instant.

C'est en 1947 que Jean Cocteau rencontre Édouard Dermit, que la gentillesse et la douceur du regard feront bientôt baptiser Doudou par tout le monde. Beau, bon et naïf comme les tableaux qu'il aimait peindre, Édouard Dermit devint rapidement le protégé de Jean Cocteau. Mais qui protège qui ? Cocteau entraîne Doudou dans tous ses périple autour du

monde. Ce sont les dernières années de la vie du poète, celles où les honneurs tombent en « raclée » sur le personnage qui couvre l'œuvre. Une présence discrète de chaque instant. Édouard Dermit aime Cocteau sans détour, et grâce à lui le poète pose ses bagages, entre Milly-la-Forêt et Saint-Jean-Cap-Ferrat, range ses angoisses au placard, ses cahiers dans des malles, et trouve peut-être, enfin, le bonheur.

« La première fois que j'ai vu Jean, je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais tout juste vingt-deux ans. C'était dans une galerie d'art à Paris, au Palais-Royal. Bien sûr, tu penses bien que j'avais entendu parler de lui. Qui ne connaissait pas le nom de Jean, à l'époque ? Mais je ne connaissais pas vraiment son œuvre. Pas ses poésies, en tout cas. Je n'avais pas lu ses livres. En revanche, j'aimais beaucoup le cinéma, et j'avais vu en 1944 son film *L'Éternel retour*. Il m'avait marqué, mais jamais je n'aurais pensé rencontrer un jour son auteur. J'avais été séduit par ce film, par les images, par l'histoire, et sans le savoir encore j'éprouvais comme une fascination pour Jean Cocteau. Alors, bien sûr, quand *La Belle et la Bête* est sorti, je suis vite allé le voir. C'était au cours de l'hiver 1946. Je n'imaginais pas que quelques mois plus tard j'allais entrer dans la vie de Jean pour ne plus en sortir. Je ne pouvais pas deviner. Parce que ça s'est bien passé comme ça. Il m'a fait entrer presque du jour au lendemain dans sa vie. C'était comme ça, avec Jean. Il savait exactement ce qu'il voulait. Il prévoyait comment les choses allaient se passer. Il comprenait tout, très vite, d'avance parfois. Il devinait les êtres. C'est aussi ce qui pouvait le rendre triste, souvent.

« Je ne me souviens pas de l'exposition. Je sais seulement que c'était dans une galerie du Palais-Royal. Il fait dire qu'à l'époque, j'étais mineur. Je travaillais à la mine en Lorraine, à Boulogny. J'avais eu un petit accident, une blessure au doigt. Alors comme j'avais quelques jours de congé, j'étais venu à Paris pour voir mes amis.

« C'était une habitude. Paris, c'était pour moi la ville où je pourrais m'épanouir. J'y venais chaque fois que j'avais un peu de temps. J'aimais surtout la peinture et je passais mes journées dans des galeries. J'essayais moi aussi de peindre. Mais là-bas, dans la Meuse, il n'y avait rien, et c'est donc à Paris que je pouvais apprendre quelque chose. Et c'est comme ça que cette rencontre a eu lieu. C'était une fin d'après-midi de juillet. Il avait fait très chaud, très lourd sur Paris. Je m'étais réfugié dans cette galerie et le soir tombait, dessinait des ombres sur les murs du Palais-Royal.

« Et alors Cocteau est entré. Jean Marais l'accompagnait. Nous avons discuté. Et il m'a proposé d'embrée d'aller à Milly-la-Forêt. Il voulait que je vienne immédiatement. Mais je ne pouvais pas car je travaillais et il fallait bien que je donne mon congé. Alors il m'a dit :

« Arrange ça et quand tu seras libre tu viendras. »
Je ne suis venu que six mois plus tard. Je ne l'ai vu que cinq minutes et je suis venu chez lui six mois après.

« Au début je devais être jardinier, j'étais venu pour travailler, j'étais un employé. Mais très vite Jean m'a fait entrer dans son univers. Il voyait bien que je m'ennuyais un peu à la campagne, que j'avais d'autres envies que simplement bêcher ou sarcler. Il

m'a donc emmené avec lui aux studios et je me suis progressivement intégré à sa vie.

« Moi, je ne savais rien. Je découvrais tout à ses côtés. Pour que je sois accepté par quelqu'un comme Jean, il fallait qu'il soit vraiment différent des autres. Il est tout de même extraordinaire qu'un Monsieur vous prenne et vous tire de là où vous êtes pour vous amener dans un monde tout à fait différent. Avec lui, chaque instant était un feu d'artifice. Il avait toujours une manière de raconter un événement, de parler des choses, qui lui était personnelle et qui te maintenait en haleine. Il te présentait tout sous un jour différent. Oui, ce qui m'est arrivé a été une chance comme peu de gens la rencontrent. Cela ne se voit pas tous les jours. Je me demande encore aujourd'hui, pourquoi moi ? Et je ne vois pas pourquoi.

« De mon côté cependant, je crois que je n'aurais pas accepté de vivre avec qui que ce soit dans d'autres circonstances. Je n'étais pas prêt. Je n'y avais pas pensé. Là, bien sûr, c'était différent. Non pas parce que c'était Jean Cocteau. Il était Jean Cocteau, mais en même temps il était autre. C'est surtout cette générosité qu'il avait, ce don de soi, la confiance absolue qu'il m'a accordée d'emblée. Je ne connais pas beaucoup de gens qui ont cette capacité à l'état pur. C'est pour cela que j'ai accepté. Sinon, quel intérêt ? J'aurais préféré ma propre vie à celle des autres. Avec Jean, c'était un univers radicalement différent. Il était rarement heureux lui même, trop souvent blessé par ce qu'on disait, ce qu'on écrivait sur lui, des tissus de mensonges et de malveillance, certains de ses amis qui n'hésitaient pas à le trahir ou qui avaient à son égard un comportement ambigu.

« Je ne crois pas qu'on puisse dire que j'aie influencé Jean. Il existait avant moi en tant qu'artiste. Il ne m'a pas attendu. Mais je vivais avec lui. Je l'accompagnais partout, à Paris et dans le monde, dans les cérémonies officielles, quand il donnait une conférence, aux soirées de premières au théâtre ou au cinéma, aux vernissages des expositions, et bien sûr aussi dans ses déplacements personnels, quand il partait en voyage.

« Là où nous étions, Jean me voyait travailler, peindre, et c'est comme cela que c'est venu, mais c'était plutôt pour m'encourager, pour m'aider. Pour la poterie je ne pense pas, mais si j'ai été pour quelque chose dans la réalisation des peintures, alors j'en suis heureux.

« Mes véritables débuts au cinéma, c'est dans *Orphée*. J'avais fait de la figuration dans *L'Aigle à deux têtes*, c'était tout de suite après ma rencontre avec Jean. Mais c'est avec *Orphée* que j'ai tenu mon premier vrai rôle. Il faut te dire qu'au départ, je n'étais pas très chaud pour ce métier. J'étais plutôt timide. Le cinéma, je pensais que ça n'était pas pour moi. Jean a insisté pour que je participe. Il voulait me donner le rôle d'Heurtebise. Là, j'ai refusé. Je lui ai dit : « Non, il n'en est pas question, je ne suis pas comédien. Je n'en suis pas capable. Je veux bien d'un petit rôle pour être là avec vous, pour être intégré dans le film, mais certainement pas un rôle aussi important que celui d'Heurtebise. » Il ne comprenait pas parce que d'habitude les gens se jettent sur les rôles. C'est comme ça que François Périer l'a obtenu, et j'en suis très heureux parce qu'il a été formidable. C'est sûrement de cette époque que date ma réputation de timidité. Je suis très timide et je ne suis

pas fait pour le cinéma. Encore moins pour le théâtre. Le cinéma, peut-être, mais le théâtre, je ne crois pas que j'en aurais été capable.

« J'ai d'ailleurs fait un essai pour la pièce *Bacchus*. Mais les circonstances ont fait que je n'ai pas joué ce rôle. Au fond, c'est très bien ainsi. Tout cela aurait bouleversé ma vie. Il aurait fallu vivre d'hôtel en hôtel, partir en tournée. Je n'aurais pas pu rester à Milly. Et ma vie était auprès de Jean.

« Pour *Les Enfants terribles*, ça n'avait strictement rien à voir. Si j'ai accepté le rôle, c'est qu'il s'agissait d'une chose totalement différente. Une affaire de famille, en quelque sorte. Nous étions entre nous. C'était comme un jeu, une fête permanente. Il y avait beaucoup d'amitié. Ce n'était pas du tout pour faire carrière. C'était sans projet d'avenir, ni dans mon esprit, ni dans celui de Jean. C'était, tu vois, seulement pour être ensemble. Nous l'avons fait et c'est l'essentiel. Mais je n'ai jamais envisagé de faire une carrière d'acteur. Pour moi, la peinture était le seul avenir possible. C'était cela, ma vraie passion. Je suis un être très réservé, timide et je préférais rester moi-même, travailler et ne pas trop dépendre des autres.

« Jean l'a bien compris. Il a toujours essayé de me pousser dans ce sens, de me faire peindre. Il voulait que je fasse des expositions. Il a vraiment tout fait pour moi. Mais au début, en me voyant peindre, il me disait : « *Écoute non, ce n'est pas ça* », et puis à force d'écouter, de regarder et d'apprendre, j'ai pu recommencer à travailler. Et cela a été une bonne chose. Pour moi en tout cas, car si j'avais continué à peindre comme je peignais, ç'aurait été très mal.

« Aujourd'hui, c'est un peu la même chose. Rien n'a vraiment changé. Il est toujours là, avec moi, à

Milly. Il ne m'a pas quitté. Il a laissé tellement de choses. Je n'arrête pas de m'occuper de lui. C'est lui qui m'y oblige. C'est surtout ça. Parce que moi, je ne saurais pas. C'est lui qui me guide encore dans la vie de tous les jours, qui m'indique ce qu'il faut faire, qui m'envoie des amis. La seule pièce vraiment tranquille, à Milly, c'est le bureau de Jean. J'y passe une grande partie de mon temps, quand je veux travailler, m'isoler, à l'écart de ma femme et de mes enfants.

« Il m'a laissé avec toutes ses archives. Il les avait entièrement regroupées à Milly. Cela représente une somme considérable de manuscrits, de photos, de correspondance. Bien sûr, tout au long de sa vie, Jean a souvent été pillé, volé par des visiteurs. Il ne faisait pas attention. C'était sa nature. Mais il reste quand même des tas de choses, des pages et des pages qui n'ont pour certaines jamais été lues, des écrits de jeunesse qui ont traversé le siècle et qui ont gardé toute leur fraîcheur. Je n'ai pas encore ouvert toutes ses malles. On découvre régulièrement de nouveaux poèmes, des lettres de Jean oubliées dans des greniers. Il n'y a pas longtemps, chez un danseur américain qui vient de mourir, on a retrouvé plusieurs dizaines de lettres avec des poèmes inédits. Je n'étais moi-même pas au courant. Je me demande même comment il faisait pour écrire autant. Je ne le voyais pas travailler, j'ignore où il prenait le temps.

« A Milly, j'ai aussi la plupart des manuscrits de Radiguet. C'est moi qui ai *Le Diable au corps*, par exemple. On voit très bien le travail, l'influence de Cocteau. Radiguet avait fait un manuscrit beaucoup plus long que le résultat final qui a été publié. C'est Jean qui avait contribué à le faire raccourcir. Il avait toujours cet esprit de synthèse, cette volonté d'aller à

l'essentiel. C'est la même chose avec le manuscrit de Sartre, *Les Mains sales*. Sartre lui avait demandé de le lire et de lui donner des conseils. Il est aussi à Milly avec les annotations de Jean.

« Cela va me faire beaucoup de peine de me séparer de toutes ces choses qui me rapprochent de Jean. Mais je ne suis pas éternel, et il vaut mieux qu'elles puissent profiter à ceux qui travailleront sur lui. Il est prévu que l'on mette tout sur microfilms, pour pouvoir préserver les textes, les dessins de l'usure du temps. Et puis, à partir de cette banque de données, on pourra consulter les archives à distance, sur un écran. On n'emporte rien avec soi. Jean est parti en laissant tout. Alors il vaut mieux se préparer à demain.

« Depuis sa mort, ça ne s'est jamais vraiment arrêté. Cela continue exactement comme avant. Rien ne change vraiment. Certains parlent d'un purgatoire. Non. Les œuvres vivent de toute façon. Il y a des hauts et des bas. Certains auteurs qu'on a oubliés reviendront en force plus tard. Cela n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est d'être entendu déjà par quelqu'un. La diffusion, c'est autre chose. Cela permet de toucher un plus grand nombre d'âmes fraternelles, comme disait toujours Jean. Mais elles ne représentent de toute façon qu'une infime partie du public. Alors tu vois.

« Jean ne donnait jamais de conseils. Il disait toujours que c'est impossible de donner des conseils, que chacun doit vivre ses expériences, faire ses erreurs, qu'on ne peut pas vivre à travers les autres, que l'on doit faire ses choix soi-même sinon cela n'a pas d'intérêt. Il laissait s'exprimer la personnalité des gens. Il essayait même de les aider dans ce sens. Il savait bien que les conseils ne servent à rien tant que